

LA SOCIOLINGUISTIQUE

Marina CIOLAC

Définition, sources, histoire

Constituée comme discipline à part entière au début de la deuxième moitié du XX^e, la sociolinguistique (= SL) est un des domaines de recherche modernes de la linguistique actuelle auxquels la perspective communicative est constamment sous-jacente. Située en principal dans une zone de contact entre la linguistique et la sociologie, mais bénéficiant aussi des suggestions de plusieurs autres disciplines, branches scientifiques ou directions de recherche, la SL se propose d'étudier le fonctionnement de la langue (envisagée dans son ensemble et/ou sous ses diverses parties composantes) dans son milieu socioculturel et situationnel naturel, autrement dit dans son contexte micro- et macrosocial réel.

L'apparition de cette discipline de frontière est attribuée, d'une part, à des raisons de nature épistémologique (telle, par exemple, la nécessité de dépasser certaines limites imposées par une linguistique strictement « décontextualisée ») et, d'autre part, à des raisons pratiques de nature sociale et politique (visant, par exemple, à résoudre correctement des problèmes concernant l'éducation linguistique (et communicative) essentielle dans la socialisation des jeunes, l'intégration linguistique et sociale des immigrants, le choix d'une langue officielle locale dans les pays qui n'en ont pas une, le statut et le fonctionnement des langues et des variétés linguistiques dans les sociétés plurilingues, etc.).

Il est reconnu aujourd'hui que les racines de la SL sont profondément européennes et qu'elles doivent être cherchées dans quelques disciplines de la linguistique et de la sociologie qui, prenant en considération la relation entre les données linguistiques et les facteurs extralinguistiques, appartiendraient, par leurs contributions, à une soi-disant « préhistoire » de la SL. Il s'agit notamment de recherches du domaine de la dialectologie et de la géographie linguistique, de l'histoire de la langue, de l'étude du bi- et plurilinguisme, de la sociologie du langage [1]. À ces sources de la SL s'ajoute

l'influence des études d'anthropologie culturelle et d'ethnologie entreprises aux USA dans les communautés indigènes, et ultérieurement les suggestions de la psychologie et de la psycholinguistique, de l'ethnographie et de l'ethnographie de la communication, etc.

L'acte de naissance de la SL proprement dite a été signé aux États Unis. Le chercheur H. C. Currie [10] y emploie pour la première fois le terme *socio-linguistics* (angl.). Même si ultérieurement il y aura bien des hésitations et des tâtonnements quant au choix du nom de la discipline nouvellement constituée, le terme *sociolinguistique* finira par l'emporter sur celui de *sociologie de la langue* ainsi que sur d'autres noms comme *dialectologie sociale*, *dialinguistique*, *écologie de la langue*, etc. [2] En 1963, toujours aux USA, a été fondée la *Commission de sociolinguistique*, et une année plus tard, à Bloomington aura lieu le premier colloque d'ethno- et sociolinguistique. [3] À partir de cette date, la SL connaîtra une évolution ascendante aussi bien sur les continents américains qu'en Europe, et bien qu'elle s'y soit développée d'une façon non unitaire, voire éclatée, l'abondance des ouvrages qui s'en réclament et dont la publication est loin de faiblir, les symposiums et les tables rondes organisés en différents pays, ainsi que les chaires de SL créées dans bien des universités témoignent de l'essor de cette nouvelle discipline. Voici ce qu'affirme H. Boyer [3, p. 7] à propos de l'évolution de la SL: « Elle va conquérir ses lettres de noblesse d'abord outre-Atlantique pour ensuite prospérer en Europe et singulièrement en France, où elle constitue aujourd'hui un vaste territoire scientifique particulièrement prolifique. »

Au début de son existence, la nouvelle discipline a été représentée en premier lieu par des études de type covariationnel (v. par exemple [4]), qui étaient censées mettre en évidence la *covariance systématique* des structures linguistique et sociale ou, en d'autres termes, relever l'influence exercée par la variation des faits sociaux sur la variation linguistique à l'intérieur d'une communauté socioculturelle donnée (v., à ce titre, les travaux de

W. Labov [31], [32]). Les recherches ultérieures, accueillant des propositions issues de la pragmatique, de la microsociologie américaine de E. Goffman [19], [20] et des autres approches centrées sur l'interaction, deviendront plus nuancées et, bien souvent, plus complexes, sans rien perdre de leur rigueur, ni de l'ampleur de leur démarche.

L'objet de la SL

Se proposant de cerner le champ de leurs préoccupations spécifiques sur le vaste terrain des relations qui existent entre la langue et la société, les sociolinguistes, après quelques essais initiaux partiellement voués à l'échec [37], [35], ont fini par recourir à deux types de démarches : l'une qui procède à une addition synthétique (plus ou moins détaillée) des problèmes essentiels qui intéressent la SL, et l'autre qui tâche de circonscrire le domaine de façon théorique analytique. Néanmoins, quelle que soit la nature de la tentative visant à appréhender l'objet de la SL, chacune des positions adoptées place au centre des préoccupations de cette discipline la détermination sociale de la langue dans le processus de communication.

La première de ces démarches réunit dans une liste les principales questions qui intéressent la SL. Le nombre des noyaux problématiques varie souvent en fonction du degré de généralisation auquel recourt l'auteur de l'énumération, ainsi qu'en fonction du regard qu'il porte sur les phénomènes socio-langagiers. Bien souvent il a été considéré que l'objet de la SL se compose à peu près des parcelles d'étude suivantes :

- la communication verbale (voire l'interaction) en différents contextes situationnels et sociaux rapportée à la norme sociolinguistique de la communauté étudiée;
- la situation linguistique et sa typologie dans la communauté socioculturelle envisagée;
- le fonctionnement des langues et des variétés linguistiques dans une communauté linguistique nationale; le rapport entre les variétés standard/non standards, leurs influences linguistiques réciproques (dues à des facteurs extralinguistiques);
- la constitution, la propagation et le fonctionnement d'une norme littéraire (prescriptive) dans la communauté linguistique nationale;
- langues et variétés linguistiques en contact; modification des fonctions sociocommunicatives de celles-ci; bi- et plurilinguisme; diglossie; langues créoles, sabirs, pidgins, etc.

- le changement linguistique en cours de déroulement;
- attitudes et « croyances » ethnoculturelles, représentations et réactions métalinguistiques des locuteurs;
- la politique linguistique et la planification linguistique;
- l'éducation linguistique et la socialisation des enfants issus de milieux socioculturels défavorisés.

(À cela on devrait ajouter les préoccupations de la SL qui se situent au point de contact avec la stylistique du texte littéraire et celles qui visent la technique de la traduction.)

En se rapportant strictement à la SL française des années 1968-1983, B. Lacks [33] arrive, affirme H. Boyer [3, p. 15] à « inventorier treize pôles constitutifs de la sociolinguistique, depuis le pôle 'linguistique sociale' de l'école de Rouen jusqu'au pôle 'dialectologie' ou même au 'pôle des références' (il s'agit des travaux faisant référence à des auteurs comme Foucault ou Bourdieu), en passant par le 'pôle „sociolinguistique occitane" 'du groupe de Montpellier constitué autour de Robert Lafont au début des années soixante-dix ». À son tour, H. Boyer [3, p. 18-21], tout en tirant profit de quelques acquis de la démarche théorique (voir infra), propose un inventaire de neuf directions dans lesquelles « s'illustre la sociolinguistique contemporaine » [3, p. 18]. Cet inventaire n'a rien de figé, ni d'indiscutable, souligne l'auteur, et n'a aucunement la prétention de tenir lieu de panorama exhaustif de la SL. Entre, à une extrémité, la dimension sociolangagière prioritaire au niveau communautaire et intercommunautaire, et, à l'autre extrémité la perspective sociolangagière sur la communication au niveau du groupe ou de l'individu, l'auteur essaie « de mettre en évidence les problématiques dominantes, en particulier par leur notoriété (et donc par la diffusion des recherches qui leur sont consacrées) », [3, p. 21]. On pourrait donc distinguer, précise H. Boyer, les points d'intérêt suivants de la SL :

- la gestion des langues, « autrement dit, les traitements glottopolitiques des plurilinguismes » [3, p. 18];
- l'analyse de la dynamique sociolinguistique des conflits diglossiques;
- l'analyse de la variation sociolinguistique au sein d'un groupe ou d'une communauté linguistique;
- l'analyse des phénomènes de créolisation et étude des créoles;
- l'analyse des phénomènes liés aux contacts de langues dans les situations de migrations internes

(sur le même territoire national : par exemple soit lors d'un exode de zone rurale en zone urbaine, soit lors du déménagement dans une autre aire dialectale du pays), ou dans les situations de migrations externes (dans un autre pays); « ces conditions spécifiques du contact des langues dans la migration suscitent en effet chez les migrants (enfants comme adultes) des usages sociolinguistiques à la mesure de la modification de leur répertoire linguistique » [3, p. 19];

- le traitement lexicologique/lexicométrique des discours sociaux (politiques, syndicaux, médiatiques, etc.);
- l'analyse sociolinguistique des interactions verbales.

En ce qui concerne la démarche de nature théorique, nous nous limiterons ici à mentionner deux des tentatives destinées à cerner l'objet de la SL.

La première appartient à J.A Fishman [14], [15] et prend en considération la communication en contexte social à deux niveaux différents de généralisation : le niveau du comportement verbal individuel – objet d'étude de la *microsociolinguistique* et, respectivement, la communication au niveau de la communauté linguistique (nationale) – objet d'étude de la *macrosociolinguistique*. L'auteur propose une suite de questions qui sont censées circonscrire, par les réponses qu'elles exigent, le champ d'investigation de la microsociolinguistique. Les quatre questions (complétées par une cinquième dans la variante française de son ouvrage – v. Fishman [15]) sont : *Who speaks what language to whom and when?* et, respectivement : *Qui parle, quelle langue, à propos de quoi, quand et avec quels interlocuteurs?*

Par extrapolation, ces questions peuvent être appliquées aussi à la communication au niveau macrosocial, afin d'appréhender le fonctionnement des langues et des variétés linguistiques dans la communauté linguistique nationale.

Une autre position théorique que nous avons choisi de mentionner est celle du linguiste Eugen Coseriu [9], [4]). Considérant que l'activité communicative devrait être envisagée à trois niveaux - individuel/ historique (particulier)/ universel -, l'auteur soutient qu'à ces niveaux-ci il correspond, respectivement, une SL du discours / une SL des langues historiques / une SL du langage (ou de la communication) en général (Coseriu [9, p. 8]). À chacun de ces niveaux, la SL a des préoccupations spécifiques. La tâche de la SL du discours serait d'étudier « les discours et les types de discours traditionnels en tant qu'attributs de la

catégorie sociale » du locuteur [9, p. 26]. La préoccupation essentielle d'une SL des langues historiquement constituées serait l'étude de la variation diastratique (sociale) et des variétés synstratiques qui en résultent (notamment des *sociolectes*) ainsi que l'étude de leurs relations réciproques dans une communauté linguistique nationale. Enfin, la SL du langage en général a pour tâche, selon E. Coseriu, de déterminer le degré de connaissance et d'emploi des normes générales (universelles) de la communication verbale (notamment le respect de quelques principes de pensée et de connaissance du monde, tels les principes de clarté, de cohérence, de non-contradiction, de non-tautologie, etc.), « en relation avec la structure sociale (ou socioculturelle) des communautés linguistiques » [9, p. 17].

Paradigmes de recherche, principes théoriques et méthodologiques

Aussi bien les paradigmes de recherche que les principes théoriques généraux adoptés par les sociolinguistes se soumettent à l'orientation épistémologique (plus ample) à laquelle les chercheurs ont décidé d'adhérer.

On désigne en général par *paradigme de recherche* l'ensemble des problèmes à étudier et les techniques appropriées à leur étude. H. Stammerjohann [39, p. 389] a décelé dans les ouvrages appartenant à une première étape du développement de la SL les trois paradigmes suivants: 1) l'hypothèse de la relativité linguistique; 2) l'hypothèse du déficit; 3) la conception de la différence.

1) *L'hypothèse de la relativité linguistique* remonte en Allemagne jusqu'à Wilhelm von Humboldt (1767-1835) et aux États-Unis jusqu'aux recherches d'anthropologie culturelle entreprises par Whorf et Sapir au cours de la première moitié du XX^e siècle. Cette hypothèse considère que les expériences et les pratiques sociales d'une société marquent leurs traces dans la structure linguistique, déterminant ensuite, par socialisation linguistique, la manière de penser et les attitudes sociales des locuteurs. À force de mettre en relation la diversité linguistique et la diversité cognitive, précise H. Stammerjohann [39, p. 393], cette hypothèse a abouti souvent à bien des exagérations. Toutefois, la légitimité d'une telle conception pourrait être prouvée par des travaux ultérieurs, souligne l'auteur, tout en citant, pour la période en question, les ouvrages de J. Gumperz et D. Hymes (v., par

exemple, Gumperz/ Hymes [23]).

2) *L'hypothèse du déficit* a été formulée d'abord aux États-Unis par L. Schatzmann et A. Strauss (1955) étant reprise ensuite par le sociologue anglais B. Bernstein vers la fin de la sixième décennie : dans une société, la structure sociale détermine les „façons” de parler et celles-ci, par l'intermédiaire de la socialisation linguistique, reproduisent la structure sociale d'origine. Il en résulte que le déficit social initial (notamment l'appartenance à une classe défavorisée) engendre un déficit linguistique chez les enfants issus des catégories sociales pauvres et que ce déficit est la cause de l'échec scolaire et, ultérieurement, de la non-réussite sociale de ces locuteurs. Par conséquent, le cercle de la pauvreté se referme. B. Bernstein [1] considérait même que la classe défavorisée utiliserait un *code restreint* (à savoir une façon de communiquer pauvre et facile à prédire), tandis que la classe moyenne disposerait d'un *code élaboré*. Dénonçant les exagérations selon lesquelles le déficit linguistique des classes pauvres impliquerait aussi un déficit logico-conceptuel, H. Stammerjohann précise cependant que les relations entre la langue et la pensée, entre le comportement langagier et le statut socio-économique étant encore peu élucidées, la réponse à la question si l'hypothèse du déficit est valable ou non ne pourra être trouvée qu'en résolvant ces quelques problèmes de base.

3) *La conception de la différence* est apparue surtout comme une réaction aux exagérations de l'hypothèse précédemment mentionnée. Les partisans de cette hypothèse soutiennent la nécessité d'une approche multilatérale et multidimensionnelle du rapport qui existe entre la structure linguistique et la structure sociale. Les variétés linguistiques employées par les différentes classes et catégories sociales présentent évidemment des différences, précisent les tenants de cette théorie, néanmoins il ne s'agit aucunement de différences de nature logico-cognitive. Toutes les variétés linguistiques sont également aptes à être employées dans la communication (étant donné qu'on peut parler logiquement dans chacune d'elles), mais elles sont différemment valorisées du point de vue social et politique dans la société en question. Cela revient à dire que le comportement linguistique et cognitif des classes défavorisées « ne se trouve pas en déficit, mais en conflit socio-politique avec les normes de la classe moyenne » [39, p. 396]. Si les enfants des catégories sociales basses échouent dans leur parcours scolaire et social c'est parce qu'ils emploient en contextes de communication qui

supposent un certain degré de formalité une variété linguistique différente de celle qui est officiellement valorisée et non pas parce que leur façon de s'exprimer serait déficitaire. Suite à cette conception, le comportement langagier et la variété linguistique de chaque classe et catégorie sociale sont considérés par les sociolinguistes des entités ayant leurs propres normes objectives (les normes de l'usage) et deviennent un objet d'étude en soi, cessant d'être traités comme des écarts par rapport à la norme (prescriptive) de la variété standard valorisée.

Les principes théoriques que les sociolinguistes ont adoptés et respectés se retrouvent ensemble ou séparément dans leurs ouvrages, bien souvent sans être énoncés de façon explicite. Les principes théoriques ci-dessous sous-tendent les recherches sociolinguistiques.

1) Le principe fondamental de la SL est sans aucun doute celui qui postule que la langue doit être étudiée *en tant qu'activité*, notamment *dans son fonctionnement effectif*. Ainsi la détermination sociale de la langue est-elle envisagée au cours du processus de la communication. À la base de cette position théorique se retrouve le schéma de la communication élaboré par le mathématicien C.E. Shannon, transposé en linguistique par R. Jakobson [28], et complété en sociolinguistique par D. Hymes [25, p. 115-124] [5].

2) La langue doit être étudiée *dans des contextes naturels, réels, de communication* (non pas dans des situations virtuelles, imaginées). La SL s'avère donc en premier lieu une science qui recourt à l'enquête de terrain. Aux généralisations théoriques on n'arrive que plus tard, après le dépouillement d'un corpus suffisamment représentatif de *données empiriques* (appelées *variables linguistiques*) cueillies dans des situations concrètes et mises en relation avec des faits extralinguistiques (appelés *paramètres extralinguistiques*). Bien souvent les conclusions théoriques finales sont précédées par (et s'appuient sur) des calculs statistiques.

3) Le *comportement verbal* des individus, en tant que représentants d'une classe, d'un groupe social, socioprofessionnel ou sociopolitique, doit être considéré comme *faisant partie de leur comportement communicatif général*. Le comportement non verbal complète le message linguistique, et, par ailleurs, il transmet par lui-même des informations socio- et ethnoculturelles, indispensables pour saisir le profil sociolinguistique des locuteurs, groupes, classes et catégories

sociales.

4) Une place très importante doit être accordée au côté *subjectif* du comportement langagier des locuteurs: les *attitudes*, les *réactions* de ceux-ci visant leur propre activité communicative ou bien celle des autres, leur propre variété linguistique ou encore celles des autres retiennent l'attention des sociolinguistes. Les commentaires métalinguistiques et métacommunicatifs exprimant l'attachement à une variété linguistique (désigné par le terme *loyauté* ou *fidélité linguistique*) ou bien le désir – souvent formulé explicitement – d'abandonner une langue pour passer à une autre (angl. *language shift*) sont confrontés avec les aspects objectifs du comportement communicatif des sujets enquêtés. Selon W. Labov, par exemple, dans une même communauté linguistique «les attitudes sociales envers la langue sont d'une extrême uniformité» [32, p 338]. Il est donc important pour le sociolinguiste, précise H. Boyer [3, p. 34] «de mettre en évidence ce que Labov appelle les *réactions subjectives régulières* (et inconscientes le plus souvent) aux usages de la langue, c'est-à-dire [...] les valeurs attribuées à telle ou telle variation, les images (plus ou moins stéréotypées) qu'alimente tel ou tel usage ». Il s'agit selon le même sociolinguiste français de «tout un imaginaire collectif qui investit l'activité linguistique, composé de *représentations* partagées par l'ensemble des membres de la communauté ou par un (ou plusieurs) groupe(s) d'utilisateurs» [3, p. 34]. D'autre part, l'*attitude d'insécurité linguistique* dont témoignent bien des locuteurs moins instruits, le recours à l'*hypercorrection*, l'emploi de formes qu'on pourrait appeler « semi-cultivées » trahissent la prise de conscience d'un handicap socioculturel. C'est pourquoi les pages consacrées à ces questions occupent une place importante dans les travaux des sociolinguistes qui tiennent à respecter ce principe théorique.

5) En tant que discipline issue de bien des nécessités réelles, la SL doit dépasser sa dimension descriptive et explicative afin d'acquérir aussi un côté prospectif et une large applicabilité pratique.

Les *principes méthodologiques* de la SL découlent logiquement des principes théoriques déjà énoncés, et concernent les deux étapes de la recherche, à savoir la collection du matériel et, respectivement, l'interprétation des données.

Pour ce qui est de la *collection du matériel*, les sociolinguistes respectent, en général plusieurs principes dont voici quelques-uns:

1) Les méthodes et les techniques employées au cours de l'enquête doivent être choisies en

fonction de la réalité à étudier et de l'objectif poursuivi. C'est l'*observation directe* qui est le plus recommandée si l'on veut examiner la communication dans des situations naturelles. À celle-ci peut s'ajouter la *conversation dirigée enregistrée*. Toutefois, si le but de l'enquête est d'appréhender le comportement communicatif des sujets en différents contextes situationnels (y compris dans des situations très formelles), l'*interview enregistrée*, les *questionnaires* et les *tests (oraux et/ou écrits)* s'avèrent eux aussi très utiles.

2) Normalement, toute enquête de terrain doit comprendre deux étapes: a) l'enquête préliminaire (de prospection); b) l'enquête proprement dite.

a) La phase préliminaire représente une prise de contact avec la réalité à étudier. Cette étape est censée permettre d'observer les faits linguistiques qui seront étudiés en tant que variables linguistiques, de choisir les facteurs extralinguistiques qui représenteront les paramètres sociolinguistiques de la recherche, de fixer l'étendue de l'échantillon de locuteurs à enquêter (appelé *échantillon représentatif*).

b) L'enquête proprement dite doit être minutieusement préparée et doit se dérouler d'après un protocole approprié à la réalité à étudier, protocole identique pour tous les sujets de l'échantillon représentatif. On récolte d'habitude un *corpus de base*, qui sera analysé systématiquement, et un *corpus de référence*, moins complet, auquel seront rapportés certains éléments au cours de la recherche.

3) Le type de l'enquête proprement dite s'adapte lui aussi au but poursuivi: l'enquête peut être rapide et menée chez des informateurs anonymes, ou bien de longue durée et entreprise chez des locuteurs à identité connue. Quelle que soit l'alternative choisie, le chercheur doit s'astreindre à contourner ce que W. Labov [32] appelait les paradoxes de l'enquêteur. Le plus important de ces paradoxes relève le fait que le sociolinguiste veut obtenir des données naturelles concernant le comportement des locuteurs tout en déterminant ceux-ci, par sa recherche, à ne plus avoir un comportement naturel. Pour surmonter cette contradiction, W. Labov suggère qu'on recoure à des questions qui, grâce à une forte implication affective du sujet, puissent déterminer celui-ci à oublier les contraintes de la situation d'enquête. (Labov lui-même a recouru à la question: „ Avez-vous jamais été en danger de mort?“)

L'interprétation du corpus respecte elle aussi quelques principes importants:

1) Elle doit en premier lieu tenir compte

effectivement des paramètres extralinguistiques qui ont été impliqués dans l'enquête de terrain.

2) Toute interprétation du matériel cueilli suppose plusieurs étapes : a) la transcription du matériau oral enregistré sur cassette, sur bande magnétique, etc.; b) la classification, en fonction des paramètres extralinguistiques de la recherche, du matériau oral transcrit, du matériau oral noté sur place et du corpus écrit ramassé; c) la sélection et le dépouillement des variables linguistiques; d) très souvent, le calcul statistique afin de mettre en évidence le sens de la variation et/ou une certaine régularité dans la diversité linguistique étudiée; e) la comparaison des résultats et le dégagement des conclusions finales.

3) Une grande prudence est nécessaire dans l'interprétation des données afin d'éviter toute idée préconçue, toute exagération ainsi que les conclusions fausses.

Quelques concepts de la SL

La SL dispose aussi bien de concepts propres, développés au sein de cette discipline de frontière, que de concepts empruntés à d'autres domaines de recherche, qu'elle a adaptés à ses besoins spécifiques. Certains de ces concepts ont déjà été mentionnés au cours de la discussion ci-dessus. L'approche restreinte qui suit ne retiendra que quelques-uns des concepts qui au niveau micro- et, respectivement, macro-SL attestent que la dimension communicative sous-tend toute démarche sociolinguistique.

Le concept-clé de *communication* est utilisé avec ses éléments composants (*émetteur, destinataire, message, code, canal, contexte situationnel*) surtout au niveau de la *micro-SL*, quoique certaines de ces notions aient été transposées aussi dans la macro-SL.

S'occupant de la communication au niveau des individus et des petits groupes, la micro-SL prend en considération les *paramètres* liés aux composants de l'interaction verbale et premièrement ceux qui caractérisent l'*émetteur* et le *destinataire* du message, notamment: *l'âge, le sexe, l'origine ethnique, la zone géographique et administrative d'origine et de résidence, le statut socioculturel et les rôles* (institutionnalisés/ situationnels/ psychologiques) assumés, le « jeu » des *faces* (cf. pour cette notion Goffman [19, p. 9], Kerbrat-Orecchioni [29, p. 231 et suiv.], v. aussi Ciolac [8, p. 102-111; 194-198]. Ces traits, qui sont spécifiques aux interlocuteurs, peuvent, évidemment, ne pas être pertinents tous à la fois

dans une même recherche. C'est surtout la prise en considération du *statut socioculturel* (et de l'ensemble des attributs de celui-ci - cf. Ciolac [8, p. 78-111]), de *l'âge* et éventuellement du *sexe* des communicateurs qui est primordiale pour la SL.

D'autres éléments ayant trait à des composants du processus de communication sont également essentiels en micro-SL. Il convient de mentionner tout spécialement *le type du contexte situationnel*. En fonction du cadre spatial et temporel et du *rapport de places* c'est-à-dire de la position relative des interlocuteurs (cf. pour cette notion, entre autres, [41, p. 80, suiv.]) la situation de communication peut être *très formelle / formelle/ moins formelle/ informelle / très informelle*, exigeant à chaque fois un comportement communicatif approprié. Par ailleurs, selon leur nature « normale » ou « anormale » les contextes situationnels ont été répartis en deux catégories: *opportuns* et, respectivement, *inopportuns* [15, p. 60]; à la différence des premiers, ces derniers supposent une non-concordance entre la nature de leurs éléments constitutifs.

Chaque locuteur dispose pour communiquer d'un ensemble d'éléments verbaux qu'il maîtrise sous une forme active (et partiellement uniquement sous forme passive) et qui constituent son *répertoire verbal* propre. Celui-ci est compartimenté et réunit des sous-ensembles appelés *registres verbaux*, qui sont censés correspondre, chacun, à un certain type de contexte situationnel. Dans les sociétés modernes actuelles, le répertoire verbal de tout locuteur contient au moins deux registres verbaux: formel et, respectivement, informel. À son tour, le registre verbal peut être composé de *sous-registres stylistiques*; le registre formel, par exemple, pourrait réunir: le style du récit écrit, celui de la lecture modèle, celui de l'exposé oral soigné, etc. L'emploi alternatif et complémentaire des registres verbaux (et des sous-registres stylistiques) en fonction du type du contexte situationnel représente un *comportement diglossique* (cf. ci-dessous), étant gouverné par la *norme sociolinguistique*. Selon celle-ci, dans une situation formelle de communication l'émetteur doit mobiliser des éléments du registre formel de son répertoire verbal, alors que dans une situation informelle il est tenu de recourir à son registre informel. La connaissance et l'application juste de cette norme relèvent d'une bonne *compétence de communication* du sujet communicant. Le passage d'un registre à l'autre, appelé en anglais *code-switching*, est désigné souvent par le terme *commutation*.

J.A. Fishman [15] a employé pour la première

fois (au niveau de la micro-SL) le terme *idéolecte* (ou *idiolecte*) qui s'applique au répertoire verbal d'un individu à un moment donné de l'existence de celui-ci. L'idéolecte des communicateurs peut varier sensiblement au cours de leur existence.

La variation, l'étendue, la richesse et la compartimentation du répertoire verbal d'un locuteur, ainsi que le niveau de la compétence de communication de celui-ci dépendent largement des paramètres extralinguistiques du communicateur déjà mentionnés.

En général, pour étudier le comportement communicatif des locuteurs on prend comme base en micro-SL l'événement de communication. Celui-ci représente une suite d'échanges oraux liés par une certaine « thématique », comme le précise par exemple J. Gumperz [22, p. 68-69]. C'est toujours le sociolinguiste américain qui, dans son *Introduction à la sociolinguistique interactionnelle* [22], relève la nécessité pour le chercheur d'observer la façon dont l'événement de communication est interprété par les interactants, et à l'aide de quels *indices contextuels* cette interprétation se réalise.

En groupant les événements de communication du même type, J. Fishman [14], [15, p. 65 et suiv.] introduit, à un niveau plus haut de généralisation, la notion de *domaine sociolinguistique*. On a distingué ainsi le domaine de la vie familiale, celui de l'instruction scolaire, celui de l'éducation religieuse, etc. Par ce concept on réalise le passage vers la macro-SL.

Sur le plan de *la macro-SL*, l'étude de la communication s'effectue au niveau de *la communauté linguistique*. Il a été désigné par *communauté linguistique* [21], [15], un groupe d'individus qui communiquent entre eux d'une manière régulière, dans un cadre spatial et temporel donné, ayant en commun au moins un ensemble de signes verbaux ainsi que leurs règles d'emploi. Selon W. Labov [32, p. 187] « la communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage, que par une participation conjointe à un ensemble de normes»; il s'agit donc aussi de ce que d'autres chercheurs appellent les *représentations partagées* par l'ensemble des membres de la communauté [3, p.34]. Il est évident, d'après ces définitions, que les dimensions d'une communauté linguistique sont variables.

Toutefois, la description de la *situation linguistique* – tâche importante et souvent difficile, voire délicate, pour la SL – prend d'habitude comme base la *communauté linguistique nationale*. C'est au

niveau de celle-ci que les chercheurs se proposent de cerner la configuration de l'emploi des systèmes sociocommunicatifs afin d'offrir des informations concernant: a) les langues et les variétés linguistiques utilisées; b) le nombre des locuteurs et les circonstances exactes dans lesquelles on recourt à chacune d'elles; c) les attitudes des locuteurs concernant les valeurs esthétiques, éthiques, religieuses d'un idiome et, implicitement, les réactions de ces locuteurs visant la possibilité d'employer l'idiome en question en tant que variété littéraire, éducationnelle, etc. [13, p. 154]. Par le terme neutre de *variété linguistique* on désigne en SL cf. par exemple [15] tout système sociocommunicatif appartenant à une langue quelle que soit la nature (géographique, sociale ou stylistique) de celui-ci. Les variétés qui dans la communauté linguistique nationale correspondent à la variation diastratique sont des variétés sociales ou *sociolectes* (appelées premièrement *dialectes sociaux*); les variétés qui résultent de la variation stylistique (ou diaphasique) sont des *niveaux* et/ou des *registres de langue* auxquels s'ajoutent les *langages spéciaux*.

La notion de situation linguistique est liée non seulement à la réalisation par le chercheur d'une image synchronique générale de la réalité linguistique dans la communauté en question, mais aussi à l'appréhension des tendances qui caractérisent la dynamique des idiomes dans l'espace administratif et politique envisagé. Par ailleurs, on reconnaît qu'il est impossible d'établir la hiérarchie sociale des systèmes sociocommunicatifs dans une communauté linguistique nationale sans prendre en considération « la hiérarchie des collectifs linguistiques » [40, p. 138] qui emploient les idiomes en question. La typologie des systèmes sociocommunicatifs s'appuie, d'habitude, sur plusieurs paramètres sociolinguistiques, tels :

1) *Le statut social des langues ou/et des variétés linguistiques* - un double aspect devant être envisagé : *le statut officiel* (ou juridique) vs. *le statut réel* (ou la situation de fait).

2) *Le rôle sociocommunicatif* (ou la fonction) qu'assument dans la communauté les variétés linguistiques ou la langue en question, celles-ci pouvant être : a) des moyens de communication strictement locale (les variétés dialectales) ou restreinte à un petit groupe (les langages spéciaux), ou encore ayant un emploi réduit à certains domaines de communication; b) des moyens de communication fonctionnant soit au niveau régional (les variétés et/ou les « langues » régionales) soit à l'intérieur de toute une classe sociale (les

sociolectes); c) des moyens de communication suprarégionale dans la communauté nationale, en tant que « langue » commune ou bien en tant que langue véhiculaire interne; d) des moyens de communication intercommunautaire (les langues véhiculaires externes).

3) *Les fonctions symboliques* qui sont attribuées aux idiomes par les représentations sociolinguistiques. « L'imaginaire collectif » attribuée, par exemple, à la variété standard, dans une communauté monolingue [18, p. 521], une *fonction unificatrice* (car elle réunit les locuteurs autour de ce standard), une *fonction séparatrice* (qui oppose les utilisateurs du standard aux autres collectivités humaines), une *fonction de prestige* (qui découle du prestige socioculturel des locuteurs qui emploient le standard).

4) *Le domaine sociolinguistique* : tout comme le contexte situationnel en micro-SL, les domaines sont de type *très formel/ formel/ moins formel/ informel*, etc. De même que le locuteur individuel, la communauté linguistique dispose d'un *répertoire verbal* (plus ou moins riche, plus ou moins hiérarchisé et compartimenté) constitué de différents *registres* représentés par les *variétés* linguistiques qui y sont employées, et qui sont le résultat de plusieurs types de variation linguistique. Conformément à la conception de la différence (voir supra), ces systèmes sociocommunicatifs, à force d'avoir été utilisés de façon régulière dans les mêmes domaines de communication, se sont « spécialisés », finissant par devenir les seuls appropriés aux domaines en question. C'est ainsi que les différentes variétés d'une langue dans une communauté linguistique nationale (ou dans des zones administratives autonomes) ont acquis un statut socioculturel distinct, devenant complémentaires du point de vue fonctionnel. On distingue d'une part la variété littéraire (soignée), à statut *haut*, qui correspond aux domaines formels (et en tout premier lieu à la communication formelle écrite) et d'autre part les variétés à statut socioculturel *bas*, appropriées aux domaines informels de la vie quotidienne. Le fonctionnement alternatif et complémentaire, non conflictuel, des deux types de variétés linguistiques, réglémenté par la *norme sociolinguistique* de la communauté en question, est appelé *diglossie* [11]. Premièrement ce terme a été appliqué uniquement à la situation d'une seule langue (ce qu'on appelle aujourd'hui *diglossie interne* ou *intra-linguistique*) [6]. Ultérieurement, le concept de *diglossie* a été étendu et raffiné, la plupart des sociolinguistes l'utilisant actuellement aussi pour décrire une alternance extralinguistique

dans des communautés plurilingues, notamment un fonctionnement complémentaire de deux langues ou plus précisément de variétés linguistiques à statut différent appartenant à deux langues; on parle dans ce cas d'une *diglossie externe* ou *interlinguistique* [15, ch. III, le chap. III, intitulé *Bilinguisme avec et sans diglossie; diglossie avec et sans bilinguisme*]; v. aussi Ciolac [7. ch. VII]. Selon H. Boyer [3, p. 51], à cette perspective plus large sur la diglossie on devrait rattacher aussi le modèle de la Suisse alémanique où les variétés concernées (le *schriftdeutsch/ le dialecte*), bien que de niveau différent (à savoir haut et, respectivement, bas) ne comporteraient aucune différence de prestige aux yeux des locuteurs [34, p. 89]. D'autre part, tout en précisant qu'il s'agit d'un point de vue historique et non plus d'une démarche synchronique, et en donnant l'exemple du catalan face à l'espagnol et « de l'occitan face au français », H. Boyer mentionne également un modèle catalano-occitan, moins répandu, celui d'une diglossie externe envisagée comme conflit: « Le modèle *conflictuel* opte pour une approche diachronique [...] du phénomène de *diglossie*: le *conflit* est envisagé dans la durée et dans sa globalité, car on ne peut en percevoir la dynamique „linguicide” que sur plusieurs décennies, voire sur plusieurs siècles [...] » [3, p. 52-53]; selon ce modèle, les *représentations* contraires à la langue dominée arrivent à imprégner les discours sociaux, menant à une « idéologisation de la diglossie » car elle est orientée vers la domination sans partage de la langue haute, situation qui, par *substitution linguistique*, conduira à « l'avènement d'un monolinguisme auprès duquel ne survivront plus que des „lambeaux” de langue L (basse ou encore B) » précise H. Boyer [3, p. 54] en reprenant quelques affirmations de P. Gardy [16].

Appliqué à la communauté linguistique et en étroite relation tant avec la répartition des idiomes qu'avec les représentations partagées, P. Bourdieu [2] a utilisé (emprunté à l'économie politique) le terme de *marché linguistique*. L'auteur distingue dans une société un *marché linguistique officiel, dominant* et d'autres *marchés périphériques* « où l'on peut observer, comme sur tous les marchés, des coûts et des gains, des handicaps et des plus-values » [3, p. 34].

Afin de pouvoir mieux comparer entre elles les différentes situations linguistiques nationales plurilingues, Ch. Ferguson [12, p. 309 et suiv.] a proposé aux chercheurs d'esquisser le *profil sociolinguistique* des communautés envisagées. Celui-ci représenterait une description synthétique (exprimable finalement dans une formule

concentrée) qui s'appuie sur une série de classifications préétablies en fonction de quelques critères. Les plus évidents de ces critères sont la nature, les fonctions et, en fin de compte, l'importance communicative des idiomes considérés. Ch. Ferguson distingue d'abord des *langues majeures* (dont le rôle communicatif est très important dans la communauté en question), des *langues mineures* (moins importantes) et des langues à *statut spécial* (sans une fonction évidente dans la communication courante). Raffinant ensuite cette classification, Ch. Ferguson lui-même et d'autres sociolinguistes ont opéré avec des concepts comme : *langue vernaculaire*, *langue standard*, *langue véhiculaire*, *langue dominée*, *langue dominante*, *sabirs* et *pseudo-sabirs* (ou „*interlangues*”), *créoles*, *pidgins*, etc.

Sur une évaluation correcte de la situation linguistique dans une communauté linguistique nationale monolingue ou plurilingue à un moment

synchronique donné s'appuient les résolutions justes de la *planification* et de la *politique linguistique*. Leurs décisions concernent le choix de la langue ou de la variété linguistique officielle, le développement et/ou la modernisation d'un standard national et du code écrit qui lui correspond, la ou les variété(s) destinée(s) à servir comme moyen dans l'enseignement, etc.

L'appareil conceptuel de la SL est évidemment beaucoup plus riche et diversifié que cette discussion sommaire a pu réussir à le prouver. Dans la perspective que nous avons adoptée ici, il convient néanmoins de préciser que quel que soit le problème précis dont elles traitent, les études de SL se proposent toutes d'appréhender la communication, voire de contribuer à l'amélioration de celle-ci à différents niveaux dans des contextes et domaines sociaux naturels.

NOTES

- 1 Cf. pour ces problèmes K. Koerner [1986]; v. aussi Ciolac [1997, p. 12-14]. À son tour, H. Boyer [2001, p. 7] affirme : « Cette discipline [= la SL] était bien évidemment en gestation dans l'œuvre d'un certain nombre de linguistes, avant et après Saussure. »
- 2 Cf., pour quelques-uns des différents noms appliqués initialement à cette nouvelle discipline, Ionescu-Ruxăndoiu / Chițoran [27, p. 9-14].
- 3 Pour une discussion plus détaillée cf. Ciolac, [5, p. 11 et suiv.] et Ciolac [7, p. 9 et suiv.].
- 4 Pour une discussion plus ample cf. Ciolac [5, p. 17-18].
- 5 Cf. pour ces problèmes Ciolac [8].
- 6 Selon Ch. Ferguson [11, p. 336], la *diglossie* est « a relatively stable situation in which, in addition to the primary dialects of the language [...], there is a very divergent, highly codified (often grammatically more complex) superposed variety, the vehicle of a large and respected body of written literature, [...], which is learned largely by formal education and is used for most written and formal spoken purposes but is not used by any sector of the community for ordinary conversation ».